

Eric-Emmanuel Schmitt, moteur à créations

L'écrivain-dramaturge, qui a repris le théâtre Rive Gauche à Paris, mise sur les auteurs actuels pour séduire le public. Un pari assumé.

Interview Marie-Adam Affortit - Paris Match

Paris Match. Vous venez de vous offrir le théâtre Rive Gauche. Une folie qui a un prix ?
Eric-Emmanuel Schmitt. Je me suis endetté pour 2 millions d'euros. Un prix juste, puisqu'il se calcule par fauteuil et que la salle en comptera 465. J'ai tenu à signer l'acte de vente le 28 mars, jour de mes 52 ans. Je ne pouvais rêver plus beau cadeau.

Votre théâtre est en plein lifting. A quoi ressemblera-t-il à la rentrée ?

Avec mes associés, Bruno Metzger et Francis Lombrail, nous désirions qu'il colle au plus près à son nom, Rive Gauche. Nous le voulions élégant, à la fois classieux et populaire. Il sera modernisé et correspondra aux auteurs qui nous séduisent.

Aujourd'hui, de nombreuses salles parisiennes ont des difficultés à se remplir. N'est-ce pas là une opération financière osée ?

De nos jours, il est évidemment très risqué de prendre les rênes d'un théâtre. C'est un défi. Mais j'ai toujours fait confiance à l'intelligence du public et à sa sensibilité émotionnelle. J'ai connu mon premier triomphe en 1993 avec ma pièce ovni "Le visiteur". Il s'agissait d'une comédie philosophique qui réunissait Freud et peut-être Dieu. C'était une pure folie de se lancer là-dedans, mais ça m'a donné une forme de confiance immuable. Notre pari est la qualité.

«Il faut produire des auteurs vivants, créer les morts de demain»

Quelle est votre politique de programmation ?

Nous ne jouerons pas les morts. Jouer "L'avare" ou "Britannicus" est nécessaire, ce sont des institutions, je m'en suis nourri toute ma vie, mais il est primordial de produire des auteurs vivants, de créer les morts de demain.

Le choix de Francis Lalanne pour la pièce "Monsieur Ibrahim" est des plus inattendus...

Francis, seul en scène, joue Momo qui raconte son enfance dans les années 60 et fait revivre monsieur Ibrahim. Dans "Don Juan" aux Bouffes du Nord puis face à Jean Piat dans "L'affrontement", il avait été remarquable et, dans la profession, on ne comprend pas pourquoi on le voit si peu sur les planches. Francis ne triche jamais. Mais il m'a joué un sale tour, car je vais devoir le remplacer durant neuf soirs, lorsqu'il s'absentera pour ses concerts. Il avait signé pour sa tournée avant de nous rejoindre. Je vais reprendre la tradition de l'auteur qui remplace son interprète!

Comment vivriez-vous l'échec de votre pièce dans votre théâtre ?

Quand on fait du théâtre, on se doit de respecter le public et parfois il n'a pas envie de quelque chose à un moment précis. C'est lui qui décide. On n'est jamais l'auteur de son succès. "Monsieur Ibrahim" a été joué triomphalement il y a dix ans, plus de six cents fois. Le texte est aujourd'hui étudié dans les écoles. Alors...

Aviez-vous soutenu les 29 théâtres privés qui ont boycotté les Molières ?

Personnellement, je leur dois beaucoup : j'en ai reçu trois dès le début de ma carrière. Effectivement, je pense qu'il faut réformer cette soirée, artistiquement et aussi politiquement. Les goûts de la profession sont déconnectés de ceux du public. Et ça, ça n'est pas possible. Parfois on a un parterre d'acteurs adorés du public, et c'est un inconnu qui monte sur scène. On a l'impression que tous les prix remis sont des prix de révélations. Il y en a un, c'est bien, mais c'est assez. Il faut décerner davantage de trophées de reconnaissance, d'amour et de confirmation. Le danger est que bientôt il n'y aura plus une seule vedette qui se déplacera aux Molières.

C'est quoi une bonne pièce ?

C'est une pièce qu'on poursuit dans l'escalier en quittant le théâtre. Une pièce qui rentre dans la vie des gens. Ce n'est pas simplement deux heures de divertissement.